

révolution culturelle»

PAR PIERRE FRANK

dirigeants soviétiques et les plus droitiers des dirigeants communistes, ceux de Yougoslavie, critiquent les Chinois comme des partisans de la « guerre révolutionnaire », ce qui est une calomnie coutumière à tous les opportunistes hostiles à la révolution mondiale.

Une autre différence considérable existe entre ce qui se passe en Chine et la montée du stalinisme en U.R.S.S. Celle-ci s'était accompagnée sur le plan social par un écrasement des tendances égalitaires, par un encouragement aux différenciations sociales, aux privilèges, par une oppression accrue des travailleurs dans leurs conditions de travail et d'existence, par le stakhanovisme, etc. Dans la « révolution culturelle », loin de retrouver quelque chose de tout cela, on voit l'encouragement à l'égalitarisme, au travail manuel, à la lutte contre les privilèges et l'embourgeoisement. Nous admettrons volontiers qu'il ne manque pas de démagogie dans l'opération, que cette démagogie est intéressée et que, probablement, certains dirigeants ne s'oublient pas. Mais cela ne change rien au fait que les idées développées et aussi, dans une mesure qu'il est difficile de jauger, les conditions sociales stimulées vont à l'encontre de ce qui s'est passé à partir de 1925 en Union soviétique. Cette différence est d'une importance capitale pour des marxistes.

Des observateurs (Karol dans le *Nouvel*

Observateur, l'*Economist* de Londres) ont même comparé l'atmosphère, l'état d'esprit aujourd'hui en Chine, à ce qui existait en Union soviétique, non lors de la montée du stalinisme, mais pendant la période du « communisme de guerre » ; c'est-à-dire dans les premières années après Octobre, lors de la lutte contre les blancs et contre l'invasion étrangère. On l'a aussi comparé à ce qui se produisit après la « longue marche » quand les militants et les dirigeants se trouvaient tous dans l'Armée Rouge, au Yunnan. Cette comparaison, tout en n'étant pas arbitraire, tout en n'ayant pas la grossièreté de celle avec le stalinisme, est cependant erronée. La direction soviétique, à l'époque de la guerre civile, était la plus haute incarnation du marxisme révolutionnaire. La direction chinoise actuelle est une direction bureaucratique aux prises avec l'impérialisme américain et avec les difficultés aggravées ou suscitées par la politique du gouvernement soviétique. En fait, dans la « révolution culturelle », on trouve une combinaison bien spécifique de traits du « communisme de guerre », du stalinisme et de traits hérités d'un passé chinois dont on ne se débarrasse pas au moyen de quelques parades de « gardes rouges » à Pékin. En réalité, cette « révolution culturelle » s'explique par les réactions de la bureaucratie chinoise dans des conditions qu'il n'est pas inutile de rappeler.

LE FOND DE LA CRISE DE DIRECTION

Le problème qui est incontestablement le plus déterminant aujourd'hui dans la pensée des dirigeants chinois (comment pourrait-il ne pas l'être ?), c'est la menace grandissante de guerre de la part des Etats-Unis, accompagnée de l'opinion non sans fondement que les Soviétiques resteront passifs dans une telle éventualité. A notre avis, s'il est impossible de penser, comme paraissent le faire les Chinois, que l'Union soviétique ne bougerait pas en cas d'emploi de bombes nucléaires par les Etats-Unis, par contre, tous les doutes sont permis pour le cas d'une guerre avec des armes dites conventionnelles. C'est à partir de cette prémisse relative à l'attitude du gouvernement soviétique que s'explique une bonne partie de la « révolution culturelle ». Elle constitue une préparation morale et politique du pays pour une guerre de guérilla, une liquidation partielle ou complète de résidus de forces réellement bourgeois susceptibles de devenir en cas de guerre les points de rassemblement de courants procapitalistes.

On peut penser que les divergences se sont produites à la direction sur la ligne à suivre envers l'Union soviétique dans la question de l'aide au Vietnam : faut-il agir séparément ou en front unique avec le gouvernement soviétique ? N'oublions pas que cette question a entraîné la rupture des partis communistes nord-coréen et japonais avec le P.C. chinois. Cette question aussi a contribué à provoquer l'attaque de Castro contre la direction chinoise à la veille de la Conférence tricontinentale, au début de cette année. La

LE « RÉTABLISSEMENT DU CAPITALISME »

Abordons maintenant une question qui est certainement un élément non négligeable dans la pensée de la fraction Mao-Lin Piao. Quand elle accuse les minoritaires de vouloir « rétablir le capitalisme », il y a certainement de sa part l'emploi délibéré de la calomnie comme moyen d'écraser ceux-ci. Mais il n'y a pas que cela. Dès que les Chinois ont avancé la théorie selon laquelle la Yougoslavie était un « capitalisme d'Etat » et que les révisionnistes khrouchtcheviens menaient l'U.R.S.S. sur la voie du rétablissement du capitalisme, la IV^e Internationale avait dit que les bureaucrates chinois, parce que bureaucrates, se montraient incapables de comprendre la bureaucratie, que leur erreur sur la nature de classe de la Yougoslavie et leur adoption de la théorie du « capitalisme d'Etat » pourraient avoir des conséquences graves. Les dirigeants chinois ont aperçu la dégénérescence en U.R.S.S., en Yougoslavie, etc., sous la forme de gens qui cherchent à vivre bien et à s'entendre avec les Etats-Unis, fût-ce aux dépens du Vietnam, de la Chine, des peuples coloniaux. Ils ont fait des généralisations théoriques grossières et en tirent une politique désastreuse.

D'autre part, en Chine même, ils ont

très grave défaite en Indonésie ne pouvait également manquer de susciter des divergences dans la direction chinoise, qui avait sa part de responsabilité dans la politique suivie par le P.C. indonésien.

Y avait-il des divergences en matière de politique intérieure ? Etant donné que la Chine était sortie depuis quelques années des difficultés qu'elle avait connues lors du grand bond en avant et du retrait des techniciens soviétiques, s'ajoutant à des calamités naturelles, et compte tenu de l'amélioration générale des conditions de vie reconnue par tous les observateurs, il semblerait qu'il ne devait y avoir aucune cause importante pouvant donner lieu, en matière de politique intérieure, à des divergences d'une gravité pouvant entraîner une profonde crise de direction. Cependant, comme nous allons le voir, certains problèmes dans ce domaine pouvaient inquiéter les dirigeants chinois et susciter chez eux des réactions différentes.

De certains textes chinois, on peut penser que, parmi les opposants, il y avait des tendances de droite et des tendances de gauche. Il est normal qu'en présence d'une politique sectaire, ultragauchiste, des critiques de gauche et des critiques droitières ne paraissent pas très distantes. Mais il serait aventureux de tirer trop de conclusions sur ce point. On peut cependant noter que le feu principal des dirigeants chinois a été dirigé contre les courants droitiers ; cela peut s'expliquer du fait que de tels courants étaient susceptibles de recevoir un appui de la part des dirigeants d'autres Etats ouvriers.

pu constater des tendances, dans les couches bureaucratiques, à la recherche du bien-être et d'un accroissement de privilèges. C'est là un phénomène courant dans les Etats ouvriers où règne la pénurie. Aussi, partant de la conception théorique qu'ils ont élaborée sur les révisionnistes préparant le « rétablissement du capitalisme », ils en sont venus à la nécessité de mettre au pas tous ceux qui pouvaient manifester de telles tendances. Quand ils disent que la politique doit prendre le pas sur l'économie, sur la technique, etc., la politique, chez eux, signifie la direction du Parti.

Il n'est pas vrai, comme certains le pensent, que la victoire de Lin Piao dans le C.C. est un triomphe de l'armée et le début d'une dictature militaire. En fait, c'est l'armée qui, la première, fut mise au pas. Dans le courant de l'année 1965, ses dirigeants furent changés pour mieux assurer le contrôle du Parti. L'opération trouva sa conclusion dans une conférence de l'armée en janvier 1966. Ensuite est venue la mise au pas de la bureaucratie économique, notamment dans deux conférences industrielles au cours des premiers mois de 1966. De toute façon, étant donné le niveau industriel de la Chine, cette couche de la bureaucratie est loin

d'avoir le poids de son homologue en Union soviétique. Enfin, l'opération a pris sa plus grande ampleur là où la direction voit certainement à présent les plus grands dangers « révisionnistes », dans les universités et chez les intellectuels. Elle n'a pas caché ses craintes que se forment des « cercles Petofi ».

Des divergences se sont certainement manifestées à la direction sur la façon de se comporter envers ces différentes catégories sociales. On peut l'apercevoir à travers certains propos des dirigeants chinois : il faut laisser les savants travailler en paix, il ne faut pas que l'activité des « gardes rouges » entrave la production des usines et aux champs, etc. Mais ces divergences, à elles seules, auraient difficilement provoqué une si grave crise.

On ne peut dire avec certitude que Lin Piao soit désormais le successeur certain de Mao Tsé-tung. En ces matières, l'histoire est particulièrement capricieuse. En tout cas, dans la façon dont s'est

développée la « révolution culturelle », on reconnaît la méthode classique de Mao pour faire des tournants et des opérations politiques. Cela commence très doucement, par des tâtonnements, des opérations réduites à la périphérie, qui ne laissent en rien prévoir ce qui va venir ; puis l'opération elle-même est déclenchée et menée tambour battant, une offensive bouscule l'adversaire de façon brutale ; enfin vient une période d'ajustement, de mises au point, éventuellement de reculs. Dans cette façon d'opérer, tout n'est pas prévu à l'avance. Ainsi, dans l'activité des « gardes rouges », les dirigeants chinois devaient s'attendre à certains excès, mais certainement pas à tout ce qui s'est passé. Quand on rassemble des millions de jeunes, qu'on dénonce auprès d'eux les bourgeois, les privilégiés, les bureaucrates ; qu'on les appelle à faire à leur tour une « révolution », on ne peut manquer de susciter chez eux de l'enthousiasme, du fanatisme, et... de perdre le contrôle des opérations à certains moments dans certains domaines.

UN JUGEMENT GLOBAL

La « grande révolution culturelle » n'est pas terminée. Des surprises sont encore possibles. Nous ne savons pas si la lutte dans la direction est terminée, nous ne pouvons d'autre part exclure des tournants brusques dans la politique de l'équipe Mao-Lin Piao. Des éléments de cette « révolution » qui apparaissent secondaires aujourd'hui peuvent s'avérer beaucoup plus importants demain et éclairer l'opération sous un jour nouveau. Aussi, tout en arrivant à certaines conclusions, il faut se garder de rester figé sur elles et de vouloir y faire cadrer nécessairement les développements ultérieurs.

Il va de soi que nous nous refusons aux jugements de ceux qui ne voient en ces événements qu'extravagance et délire ou version chinoise du stalinisme ou antisoviétisme (comme les dirigeants du P.C.F. qui, une fois de plus, ramènent tout au Kremlin, comme un chien fidèle à son maître). Nous avons analysé la « révolution culturelle » dans de multiples aspects, donné une appréciation de chacun de ses aspects. D'autres éléments de la « révolution culturelle » existent aussi que nous n'avons pas relevés dans cet article. Mais tous ces jugements de détail, indispensables, ne doivent pas nous faire esquiver le problème essentiel, celui de porter un jugement sur l'événement dans son ensemble.

Si on lit ce qui a été écrit de sérieux en France sur la « révolution culturelle », comme les articles de Karol dans le *Nouvel Observateur*, on peut dire que, les analyses et explications ayant été données, on y trouve comme conclusion le point de vue suivant : les dirigeants chinois ont été contraints de faire cette « révolution » face à la menace américaine, en raison de la politique du Kremlin ; et, après tout, cela correspondrait assez bien aux nécessités et aux traditions chinoises. Autrement dit, en tout état de cause, on accorde à Mao les « circonstances atténuantes ». Il est bon, il est utile que se manifestent la sympathie et la solidarité avec la révolution chinoise ; il faut souligner vigoureusement les lourdes responsabilités de la politique soviétique dans les difficultés chinoises et condamner implacablement les ignobles accusations yougoslaves contre les Chinois, mais nous ne pouvons faire nôtre un tel jugement qui contient en soi un certain fond réactionnaire. Nous savons toutes les difficultés qui se posent aux militants d'avant-garde dans des pays arriérés économiquement et culturellement, nous n'en tirons pas la conclusion que certaines choses qui nous révoltent sont assez bonnes pour les masses de ces pays. Les critères de jugement pour nous ont trait à la conscience de classe des masses et des militants, aux progrès de la révolution mondiale. De ce point de vue, en dépit de certaines mesures positives prises en elles-mêmes, la « révolution culturelle » dans son ensemble est plutôt négative.

Sur le plan intérieur, si les jeunes générations ont été durcies en vue d'une guerre, elles l'ont été avec des méthodes qui n'élèvent pas leur conscience de classe, elles ont peut-être lu dans les textes officiels qu'il faut respecter les minorités, mais, en pratique, elles ont été employées comme instrument de matraquage — d'un type particulier — des opposants. De cet extraordinaire mixture — égalitarisme, propagande pour la révolution mondiale, xénophobie, etc. — dont elles ont été abreuvées, que garderont-elles à plus longue échéance ? N'ou-

blions pas qu'à cette « révolution » ont participé les couches les plus jeunes, beaucoup plus de lycéens que d'étudiants. Cette frénésie introduite pour régler des divergences, fussent-elles entre bureaucrates, et même si certains d'entre eux ont connu quelques moments désagréables, n'a certainement pas servi la cause des masses travailleuses ni contribué à hausser le niveau de la vie politique en Chine.

A l'échelle internationale, la rupture avec les partis nord-coréen et japonais serait de peu d'importance s'il ne s'agissait que d'une rupture avec des bureaucrates. En fait, ces ruptures traduisent, de la part des bureaucrates qui dirigent ces partis, des difficultés auprès de leurs militants à s'associer à la politique ultragauche de la Chine. Même les Albanais n'ont pas emboîté le pas aux Chinois et ont fait le silence sur la « grande révolution culturelle ». De la situation présente, les hommes du Kremlin espèrent tirer des avantages, mais ceux-ci ne peuvent être bien grands. Les temps ne sont plus au monolithisme. La conséquence la plus sensible et aussi la plus négative de la « révolution culturelle » dans le mouvement communiste est facile à constater. Quelques années auparavant, le conflit sino-soviétique portant sur des problèmes théoriques et politiques fondamentaux contribuait à faire progresser un très grand nombre de militants communistes dans le monde et à stimuler le développement de courants qui retrouvaient une série d'idées du marxisme révolutionnaire. Aujourd'hui, la « révolution culturelle » suscite dans les mêmes milieux communistes l'incompréhension, le dégoût, le découragement.

La « révolution culturelle » a été lancée par les dirigeants chinois avant tout pour préparer le peuple chinois à la guerre dont le menacent les Etats-Unis. Une direction marxiste révolutionnaire aurait obtenu des résultats bien supérieurs par d'autres moyens. La « révolution culturelle » a provoqué des tensions dans le pays même, remplacé l'éducation par un fanatisme de mauvais aloi et, enfin, au lieu de renforcer, a distendu les liens de la Chine avec l'avant-garde révolutionnaire mondiale.

De tels événements ont suscité beaucoup d'accablement du fait du sentiment d'impuissance qu'éprouvent nombre de militants. Il n'y a pas lieu de désespérer. Nous ne sommes pas en face d'un renouveau du stalinisme. Les échecs que la révolution mondiale a subis au cours des deux dernières années expliquent en partie le cours donné à présent à la Chine par une direction bureaucratique sectaire. Ces échecs n'ont pas cependant entraîné un retournement des rapports de force à l'échelle internationale. La révolution vietnamienne, par sa lutte héroïque, est à présent le pivot du combat mondial entre la révolution et la contre-révolution. Une aide accrue à la révolution vietnamienne, une pression renforcée pour exiger un front unique de l'U.R.S.S. et de la Chine en faveur de la révolution vietnamienne peuvent ramener la marche des événements dans un sens favorable. La « révolution culturelle » est largement le produit d'une situation internationale détériorée par rapport aux années passées. Cette détérioration n'est nullement définitive, une amélioration contribuerait certainement à donner à l'évolution intérieure de la Chine un cours positif.